

À peine les écrans éteints je ne peux m'empêcher d'éprouver un curieux sentiment... d'abandon. C'est absurde. Et sans doute excessif. Mais quand l'écran se vide je ressens cette sorte de désarroi que j'ai connu autrefois après la disparition de celle qui emplissait ma vie. C'est tellement bête que très vite je me reprends. Retrouve mes esprits. Pensant à une chose ou l'autre, tiens par exemple (les sujets préoccupants ne manquent pas) que l'on me reproche de médire sur les récentes conceptions du langage... C'est vrai. Mais pour une fois je dois admettre quelques progrès. Personne en effet ne peut plus contester le bénéfice qu'a pu représenter pour la civilisation l'avalanche d'objets connectés sensibles apaisants soigneurs – d'objets en un mot : intelligents. L'intelligence massive infusée à la moindre matière de notre vie quotidienne ne pouvait tôt ou tard que rencontrer cet objet magique entre tous : le livre.

Non, bien sûr, aucune surprise. À bien lire l'infiltration de l'intelligence artificielle dans nos sociétés, l'aubaine du livre intelligent était inévitable.

C'est ainsi que dans toutes les langues un lectorat régénéré put accéder à des ouvrages – les romans bien sûr mais très vite toute sorte de documents – enrichis de liens offrant au lecteur de *voir* certaines scènes de leur récit. On imagine sans peine les avancées prodigieuses que cette technologie allait ouvrir dans nombre de secteurs lucratifs. Mais pour s'en tenir aux domaines, hélas de moins en moins fréquentés du roman, de la poésie, et jusqu'à la philosophie « en personne », c'est la littérature entière qui allait enfin sortir de l'Âge de pierre.

C'est ce qu'elle fit. Comment le lui reprocher ? Cependant ce progrès ne connut de fortes améliorations que lorsque l'utilisateur put enfin visualiser des chapitres complets de son aventure. Non seulement ne plus essayer de se représenter lui-même l'intrigue au moyen d'un imaginaire plus ou moins défaillant – *il suffit pour le vérifier de te remémorer tes pauvres tentatives* –, mais pouvoir zoomer à la demande sur un détail des paysages ou mieux sur un personnage ainsi que certains aperçus de son intimité (demandes favorites du consommateur). Légitimement, les nouveaux amateurs de littérature se montrèrent friands de *plongées* sur le salon le garage les toilettes mais aussi (ne soyons pas mesquins agrandissons la focale) la vallée la ville le désert où sinue le Canyon au-dessus duquel tournoie (palpitante et panoramique) l'action !

Voir tout voir et être vu. Telle sera désormais l'aspiration qui submergera le globe comme une vague géante à la vitesse de la lumière. Tsunami spéculaire.

Autant de progrès qui permirent aux promoteurs du livre d'affirmer que lorsque le lecteur serait en capacité de visualiser un texte entier le temps sera venu où l'image aura définitivement *avalé* la littérature !

Car après une phase de visualisation – *tu me vois venir* –, ce fut l'interactivité qui devint la priorité d'un lectorat – ça me fait mal de le dire mais il faut le reconnaître –, en pleine expansion. *Voir*, c'est bien, mais pouvoir *interagir* avec les protagonistes, dialoguer et parfois sembler intervenir sur l'action en cours : c'est mieux. Forcément mieux. Bientôt les lecteurs ne purent plus concevoir leur lecture... ou leur vision... projection... injection... comment dire... immersion ? Disons, tel un sport, leur *pratique*. Bientôt les lecteurs ne purent concevoir leur pratique sans échanger un minimum avec leur héros favori. D'ailleurs, à cette époque-là, qu'il s'agisse de politique sport média ou réseaux sociaux : un seul désir traversait comme un frisson l'échine du corps social : l'interaction directe. La réciprocité immédiate.

Jamais atteinte. Bien entendu. Jamais pleinement effective, cette réciprocité, pour le citoyen ou le consommateur jamais assez profonde... mais tout de même assez pour sembler irréversible. Frappée de l'apparence de

l'inéluctable. Fatale, quoi. Car là est le point sensible. Le sel des choses. Le nerf de la guerre – *O.K. mes locutions sont pas pile-poil mais t'as compris l'image et commence pas à reprendre tout ce que je dis.* – Toujours est-il que s'est vite répandu chez les lecteurs un besoin d'interaction minimale avec l'histoire adoptée. Interactivité qui, tôt ou tard, devait conduire à se poser la question de la véritable *nature* des personnages évoluant dans ce type de fiction ?

Il peut sembler étrange, aujourd'hui, du moins exotique, de s'attarder sur cette énigme – comme nos ancêtres sur *le sexe des anges* –, mais il a bien fallu accepter que certains lecteurs se demandent à qui ils avaient affaire quand ils lisaient ? Question pleine de douceur et de charmes anciens, d'odeurs de camomille et mauve tendresse quand on pense au panel d'identités dont on dispose désormais, que ce soit pour le travail les jeux sexuels ou la guerre cette large gamme d'identités plus ou moins hybrides... mi-autonomes mi-inconscientes... pleinement irresponsables... Sidérées ? Bref, ce riche nuancier de *personnes* qui rendent à présent caduque la question de leur nature ou réalité.

Je me souviens. Je ne me souviens plus... me souviens plus... merde ! je ne me souviens plus. Je ne me souviens plus mais alors plus du tout si c'est à cette époque que les liens traditionnels entre production et édition achevèrent leur symbiose. Pas grave. C'est après cette absorption je crois que sur La Toile se propagea l'idée que chacun devait

avoir le droit, quand il lit un livre, autant de *voir* que d'être *vu*, autant de *voir* ses personnages... que d'être *vu* par eux ! (De là à parler ensuite d'un mouvement civique pour les droits des personnages d'évidence on y allait direct.) Mais attention : être vu des personnages uniquement quand le lecteur le souhaite, ça va de soi. Selon un menu ou contrat clair et sans failles.

Non, j'insiste, vaut mieux. Sinon certains fâcheux pourraient encore s'imaginer je ne sais quelle dictature de la transparence... et patati et patata... et autres vieilles burnes... Lunes lunes et autres vieilles *Lunes* Oh ! là ! là ! pardon !... vraiment... Désolé.

Bref, on s'est compris. On n'est jamais assez prudent. Sortir la littérature de l'Âge de pierre, tel était l'objectif, nous en avons parlé. Nous y sommes.